

ROMAN

Vincent Wattel

LA signature du passé



Vincent Wattel

La signature du passé

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8992-0

Dépôt légal : septembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

À Jean-Claude

*À tous ceux qui se reprochent
d'être encore vivants*

PROLOGUE

Je m'appelle Joseph, je suis né le 31 mai 1932, et je suis chauve. C'est un début. Une simple histoire, ni plus triste, ni plus joyeuse qu'une autre. J'ai besoin de la raconter, sans doute pour ne pas oublier, ou plus simplement pour la transformer en mots que je lirai plus tard en imaginant n'être qu'un roman de plus.

Aujourd'hui j'ai 22 ans. Me retrouver derrière un bureau est inhabituel. Je préfère de beaucoup l'atelier, les toiles, l'odeur de la peinture, mais aujourd'hui, c'est différent.

Je suis assis dans un fauteuil confortable, en cuir, derrière ce bureau en orme. Il est recouvert de quelques feuilles vierges et d'un stylo-plume. Devant moi, une fenêtre, ouverte sur un jardin, ou plutôt un parc. J'ai peur de raconter. J'ai peur de mettre par écrit mon histoire. Parce qu'elle est récente, parce qu'elle pourrait tomber dans de mauvaises mains et provoquer bien des désastres. En quittant la France, je m'étais fait la promesse de ne plus revenir en arrière. Et pourtant, je suis là, devant ces feuilles. Peut-être est-ce la dernière étape pour, définitivement, clore mon passé.

Mes premiers souvenirs remontent...

CHAPITRE UN

Je n'ouvris pas les yeux. Ma langue caressait une proéminence chaude et pleine de bosses. Une perle liquide se faufila entre mes papilles et glissa dans ma gorge. Une envie irrésistible me poussa à malaxer cette bosse. J'étais sorti de je ne sais où, avec difficulté, pour aller vers l'inconnu. Explorer le monde. Rester vivant. Un tonnerre gronda en moi. Si la patience est une vertu, la faim est-elle un péché ? Comment peut-on être vertueux le ventre vide ? Il faut d'abord se satisfaire pour parvenir à être disponible pour l'autre. Face à ce raisonnement si profond, ma bouche épousa parfaitement le téton, et j'aspirai le nectar bienfaiteur. Je visualisai le fluide se répandre dans mon être et combler d'extase mon estomac. Et puis plus rien. La boule se retira. Sans mon consentement. Je tirai la langue, mais... rien. Tant pis. Après tout, le tonnerre s'était calmé. J'hésitai entre m'endormir ou lever les paupières lorsqu'une voix résonna dans ma tête :

– Joseph, ne t'endors pas. N'es-tu pas plus curieux que fatigué ? Ouvre les yeux et regarde le Monde.

Je lui obéis immédiatement. La voix flotta en moi, paisiblement, voix d'une chimère imaginée par Dieu.

– Tu vois, Joseph, je ne suis pas si affreuse.

J'aurais aimé lui dire que non, mais mes lèvres retenaient mon souffle. Son visage était ovale, lisse, couleur terre de sienne. Pas une égratignure. Pas un bouton. De grands yeux gris. Elle m'offrit son regard, le plongeant dans le mien. Cette femme ne me ferait jamais souffrir. Pour elle, j'étais déjà un homme, et pas un être ridiculement petit, juste capable d'écouter les gazouillis ridicules destinés aux bébés. Un profond respect pour elle m'envahit.

– Tu es né depuis bientôt vingt-quatre heures. Tu es beau. J'espère que tu aimes ton prénom. Joseph. Je ne l'ai pas choisi en fonction de l'histoire religieuse. Tu apprendras très vite en quoi consiste la religion. Crois-moi, toute la cruauté humaine est concentrée dans un seul livre, la grande et sainte bible. Joseph est le prénom de mon père, ton grand-père maternel. Un homme brave, doux, passionné de plantes mais colérique. Et un conteur né. Ses histoires étaient celles d'un savant farfelu attachant plus d'importance à la couleur des étoiles qu'à leur formation. Un homme bon et malheureux. Voilà pourquoi tu portes son prénom, pour lui ressembler. Non pas que la bonté soit un attribut indispensable pour la survie dans ce monde, mais pour la grandeur de l'âme et la fierté de soi, elle est un bien sans égal. Mais ça aussi tu l'apprendras avec le temps. Des événements pénibles jalonneront ton existence, prenant souvent le pas sur les rares instants de bonheur, mais jamais tu ne renonceras, tu continueras d'espérer, de croire en la vie, et tu poursuivras ta route dans l'attente de ces étoiles brillantes, mais filantes. Et un jour, tu mourras, en te

demandant ce que fut ta vie. Regretteras-tu ? Je ne le crois pas, mais tu penseras qu'il aura fallu beaucoup d'efforts pour si peu de résultats. Tu te demandes comment je peux connaître ainsi ton caractère. Tu es l'être qui a grandi dans mon ventre. Pendant neuf mois nous avons partagé tant de choses. Nos liens sont plus soudés que ceux que j'ai avec ton frère ou ta sœur. Je n'en connais pas la raison. Bienvenue dans ce monde, bon courage, et sache que je serai toujours avec toi, le dernier enfant de ma chair. Tu seras le dernier, même si ton père en veut encore deux ou trois. Je l'en dissuaderai.

Elle posa sa main sur mes yeux, les obligeant à se refermer. Elle m'installa dans le berceau. Je m'endormis avec dans la tête, son visage et dans la mémoire, la signification de ses propos.

*
* *

Les premiers jours furent captivants, des jours entiers voués à la découverte de mon environnement humain.

Mon frère venait souvent me rendre visite, toujours seul, pour me raconter la vie de la maison et de ses habitants.

– Tu sais le singe, tu n'es vraiment pas beau. Peut-être resteras-tu toujours chauve, comme Gaston. C'est notre voisin. Il est vieux, voûté, mais il me laisse boire de l'alcool en cachette, alors nous sommes devenus copains. Je vais bientôt avoir 7 ans. Comme tu n'étais pas encore là pour mes précédents anniversaires, tu me dois six cadeaux. Plus celui de cette année. Je te le rappellerai un peu plus tard. Je suis content que tu sois

là. Notre sœur Camille est une véritable peste. N'aie pas confiance en elle. Elle raconte tout à tout le monde, et quand elle ne sait rien, alors elle raconte rien en croyant qu'elle dit tout. Elle se trouve jolie. Je n'ai pas d'opinion sur ça, mais elle ressemble plus à une marguerite fanée qu'à une reine-des-prés ensoleillée. Ne fais pas attention à mes paroles. D'après papa, je suis fou. C'est une bonne excuse pour dire n'importe quoi. Tu es ici dans la chambre de nos parents. Papa doit débarrasser le cagibi pour toi, tu auras ainsi ta propre chambre. Tu auras la visite de tout le monde, excepté les Lechêne peut-être. Ce sont les patrons. Ils sont riches et radins. Nous vivons sur leur terrain, dans cette vieille bicoque, proche de leur jolie demeure. Ils ont deux enfants. Prétentieux et sans intérêt. Mais les autres sont sympathiques, dans l'ensemble. Claudine, la responsable des employés, la gouvernante quoi, un peu hautaine, mais gentille, son mari, Achille, je ne sais pas à quoi il sert exactement, mais il raconte des histoires aussi stupides que les miennes, Gertrude est la cuisinière. On dirait une fourmi dressée sur ses pattes arrière. Elle est laide, mais elle est bien. Denise est la servante. Gilbert le jardinier. Je le connais moins bien. Il vit dans une cabane au fond du jardin. Maman est leur comptable, et papa leur chauffeur, toujours à leur disposition. Mais il faut « être gentils car sans eux nous n'aurions pas à manger ». Tu aurais envie, toi, de sourire poliment à des gallinacés constipés avec un épi de paille dans le cul ? C'est comme ça que les appelle Achille. La famille gallinacée, avec la poule frigide, le coq hilare, et les poussins péteux. Je ne sais pas exactement ce que ça veut dire, mais Achille rigole bien. Je viendrai te voir demain. Bon courage !

Il aurait pu s'envoler par la fenêtre et disparaître dans le ciel rouge, mais il préféra bondir vers la porte et la refermer avec rapidité.

Je compris un peu plus tard, par les dires de Claudine, pourquoi mon frère, puis presque tout le monde, m'appela le singe (en dehors du fait que mon crâne et le cul d'un singe étaient similaires). À cette époque, personne ne connaissait l'horoscope chinois, mais on lisait la presse. Un journal eut la bonne idée d'annoncer une invasion de singes en Inde, le jour de ma naissance. J'étais le premier immigrant indien de la famille. Et comme là-bas la religion leur interdisait de tuer ces braves animaux, ici, pour ne pas être traité de racistes, on suivit la même consigne. Et j'eus la vie sauve.

En dehors de cette anecdote, je n'avais aucune raison de me plaindre. Je passais mes journées entre le berceau, et, (lorsque ma mère devait s'absenter hors de la maison), un sac posé dans un coin de la cuisine des patrons, livré à la surveillance de Gertrude. Effectivement, elle n'était pas belle. Deux miches partaient de l'extrémité inférieure, donnaient naissance à deux baguettes qui elles-mêmes aboutissaient à un rouleau à pâtisserie, le tout surmonté d'une génoise pas fraîche. Son visage, halé, dégoulinait à vue d'œil. Je me souviens de notre première rencontre dans la chambre.

– Ainsi te voilà petit ouistiti. Tu n'es pas un singe.

Je fus immédiatement émerveillé par l'indéniable sens d'observation de cette femme. Elle semblait surprise. Peut-être s'attendait-elle effectivement à trouver une petite boule de poils à quatre pattes.

– Je suis Gertrude, la cuisinière. La première fois que tu as hurlé, j'en ai laissé tomber ma cuillère. Tu seras chanteur plus tard. J'ai toujours rêvé de

connaître un artiste. Ils sont pleins de création, de vie, de rêve. Bah, pour l'instant je connais mon époux, un être plein de rots et de pets. Bon, je ne peux pas rester longtemps sinon la patronne va s'apercevoir de mon absence. À bientôt petit Maurice Chevalier.

Elle me nomma ainsi pendant toutes les premières années, soit ouistiti, soit petit Maurice. Je n'aperçus jamais son mari. Chaque soir elle repartait du domaine vers son bien-aimé, le partisan le plus fervent de l'émancipation des gaz.

Claudine contrastait particulièrement avec Gertrude. C'était une très belle femme. Une semaine après ma naissance, elle était venue dans la chambre, et m'avait emporté dans la cuisine pour me laver. Déshabillé et plongé dans la bassine, je fermai les yeux pour savourer ce moment exquis et humer le parfum subtil d'amande qu'elle dégageait lorsqu'un pincement féroce brisa mon élan vers le rêve. Je sursautai et fixai sauvagement l'auteur de cet acte impardonnable.

– Oh non ouistiti, pas la peine de me faire de grands yeux. Ce n'est pas sain de s'endormir dans son bain. Un jour personne ne sera à tes côtés, et tu te noieras. Alors reste éveillé, sinon, je te pince à nouveau.

Et elle reprit vigoureusement son nettoyage, allant parfois jusqu'à s'attarder sur mes parties les plus intimes. Et, comme si elle percevait mes pensées, elle insista lourdement voire vicieusement sur la fragilité de mon organe fécondant. Après une grimace de mécontentement, je masquai mon visage d'indifférence et l'observai. Elle n'était pas jolie, mais harmonieuse. Rien de trop allongé, de trop près, de trop petit ou trop grand, trop rond ou trop carré,

chaque pièce était merveilleusement emboîtée avec l'autre, transformant ainsi le puzzle en une gravure divine, sans interstice superflu.

– Non mais, quel est ce regard, allez ferme les yeux, tu...

Elle se tut, me souleva dans les airs, et, pendant une brève seconde, je crus qu'elle allait me défenestrer. Mais Denise fit son entrée.

– Claudine, Madame te demande. Je prends le relais.

– Que veut-elle encore. Tiens, prends le petit monstre.

– Oh, il est si adorable.

– Il est bizarre.

Elle me balançait dans les bras de Denise et partit en claquant la porte.

– Tu es gelé petit. Et tu as rendu Claudine de mauvaise humeur. Vilain garçon. Elle ne sait pas y faire avec toi, tu es si mignon. De toute façon, si elle n'a pas d'enfant, on comprend pourquoi. Les spermatozoïdes de son mari sont si imbibés d'alcool qu'ils ne doivent jamais trouver le bon chemin et, une fois par mois, après l'amour, ils doivent remonter trop haut et déambuler des heures dans la lulette. Ah lulette, gentille ah lulette, ah lulette, je te féconderai... Je suis sotte.

Je lui prodiguai mon plus beau sourire de débile profond. Elle me sécha avant de me glisser dans mon berceau.

Chaque jour j'attendais avec impatience les heures de ripaille. Ma mère me calait confortablement dans ses bras, et, le sein entre les lèvres, mes yeux dans les siens, je goûtais à son nectar. Elle me parlait, toujours

comme à un adulte, et parfois, elle s'assoupissait. Alors j'arrêtais de têter, et j'écoutais sa respiration.

De temps en temps Achille m'amenait jusqu'à la cuisine. Il était gentil, mais ridicule. Physiquement. Grand, les yeux rapprochés, les joues creuses, le crâne allongé, il avait été réalisé dans un moule à cake coincé entre deux portes d'ascenseur. Et il était le mari de Claudine. Le vieil adage « qui se ressemble s'assemble » n'était pas vraiment fondé, à moins que celui qui le formula fût un vieux monsieur fortuné et aveugle marié à une grosse maquerelle pudibonde et prévoyante. Je ne partageais pas l'enthousiasme de mon frère quant à cet Achille. Mais il me prenait sans doute pour un vulgaire bébé juste capable de salir les langes et de brailler lorsque son estomac était vide. Il n'avait pas entièrement tort sur ces deux points, mais quand même, je ne passais pas mes journées à tartiner le tissu d'excréments nauséabonds ou à exprimer mon mécontentement quant à la régularité des repas.

Le grand jour arriva. La première sortie dans le jardin. Le soleil s'était levé avec paresse le matin, traîné jusqu'à midi, avant de revêtir sa parure de roi. La pelouse grillait, les oiseaux somnolaient sur les branches, trop engourdis pour siffler ou chercher leur nourriture, les arbres tentaient de masquer les rayons du soleil pour sauvegarder fleurs et insectes. Elle revêtit une robe blanche, m'habilla d'une chemise en coton beige, me glissa dans une espèce de poussette construite par mon père lors de la naissance de Camille, et notre petit convoi se mit en marche.

– Ne crois pas que je sois folle Joseph, mais le soleil est la vie, la nature est sa semence, et aujourd'hui est un jour merveilleux pour découvrir l'extérieur. N'oublie jamais ce jour, n'oublie jamais de respirer, de

regarder, d'écouter, de sentir, de ressentir. L'Homme ne peut vivre sans la Nature, mais elle, elle n'attend qu'une chose, que nous disparaissions. Elle sera alors de nouveau libre, d'aller où elle veut, de mourir de vieillesse, de vivre en paix. Je ne suis pas une citadine, mais une véritable campagnarde, qui a grandi dans une ferme, avec des poules, des vaches, des lapins, des arbres tordus par le vent, du fumier parfumant les cheveux, des oies grincheuses et méchantes. J'ai assisté à de superbes spectacles, la naissance d'une brebis, d'un porcelet, l'affection d'une mère devant son poulain, l'accouplement d'un taureau avec sa belle. La Nature n'est pas tendre, mais l'Homme ne se contente pas de tuer ses semblables, il veut détruire le Monde. La vanité, le pouvoir et la stupidité sont ses trois caractéristiques.

Elle se tut. J'observai. Pourquoi ne suis-je pas un bébé soleil ou un bébé arbre ? La chaleur m'écrasait. La respiration était difficile, mais j'étais bien. Elle était là. Malgré le pessimisme de ma mère, je sentais en moi joie et bonheur, luminosité et effervescence, ardeur et enthousiasme.

Elle s'arrêta sur un banc, près de la piscine. Sous un arbre. Un énorme cri retentit. Mon frère déboula de derrière un buisson, et, tel un Viking pressé de rejoindre un congénère pour égorger une pucelle de douze ans, après lui avoir fait connaître la vie, bien sûr, il nous assaillit de ses vociférations et ses rires de dément. Il stoppa net devant moi, me fit un clin d'œil et s'installa à nos côtés.

– Alors Clément, tu as fini d'aider Gertrude ?

– Elle n'a pas voulu de moi. Je suis trop adroit et trop rapide pour elle. Elle est complexée. Elle préfère ne pas me voir. J'ai joué avec Gaston, mais il est

reparti dans sa maison pour siroter un verre de... luzerne.

– Ne le répète pas à Claudine, sinon elle lui fera une leçon de morale.

– La luzerne est inoffensive.

– Clément, la luzerne ne se boit pas, mais le genièvre oui.

– Il a dit de la luzerne.

– Sais-tu ce qu'est la luzerne ?

– Une plante.

– Oui. Alors ?

– Alors il fait du jus avec de la luzerne.

Ma mère renonça à d'autres explications, et le laissa divaguer.

Clément n'était pas fou, il délirait, mais ses élucubrations avaient un sens pour lui, et peut-être aussi pour ma mère.

– Allez, file, je veux rester seule avec ton frère.

– Je vais rejoindre Gaston.

Quelques secondes plus tard, un homme arriva. Petit, rabougri, comme consumé de l'intérieur, il portait une salopette bleu marine, et apparemment rien en dessous. Il était nu-pieds, et une douceur incommensurable se dégageait de sa façon d'être.

– Bonjour Clotilde, c'est ton petit dernier, celui qui hurle tel le loup sur la colline.

– Oui Gilbert. Tu es le seul à ne pas lui avoir rendu visite.

– Les maisons me font peur, tu le sais. Ici, je suis chez moi, comme toi. Mais toi, tu es à l'aise partout.

– Non, loin de là. Peux-tu le garder quelques instants, j'ai oublié d'ouvrir la fenêtre de la chambre, pour aérer.

– Avec plaisir.

Elle se leva doucement, me fixant une brève seconde du regard. Elle aimait cet homme, et elle voulait que je reste seul avec lui. Il s’assit avant de me prendre pour me nicher dans ses bras.

Il resta un moment silencieux.

– Alors petit loup, comment se déroule le début de ton existence ? Tu as une mère extraordinaire, profite-en. Il est rare de rencontrer des dames comme elle. Elle t’apprendra l’essentiel, te conseillera toujours objectivement, et t’indiquera la route à suivre vers la bonté et la sagesse. Un être qui aime la Nature est un être bon, ne l’oublie pas. Je ne dis pas cela pour moi. Je suis l’exception qui confirme la règle. Écoute-la. Aie confiance en elle. Et si un jour tu as besoin de moi, alors viens au fond du jardin, dans les bois, près de la mare. Ma cabane est là-bas. Ton frère et ta sœur n’ont pas besoin de moi. Clément vit dans son monde et Camille est une citadine. Je ne suis qu’un pauvre jardinier pouilleux et sans le sou. Tiens la voilà. Bonne route petit loup.

– Il a été sage ?

– Il est adorable.

Il m’effleura la joue de ses lèvres, après m’avoir déposé dans la poussette. De son pas traînant, il se dirigea vers les bois ténébreux, peuplés de lutins, de farfadets et d’âmes pas encore mortes.

– C’est un homme formidable Jospeh, aie toujours confiance en lui. Allons jusqu’à la mare.

Dans ma tête, chaque instant, chaque souffle, chaque bruissement, chaque senteur s’inscrivaient sur l’écran de ma mémoire, formant une gigantesque toile de souvenirs.

La mare n'était pas grande, et suffisamment lugubre pour donner l'impression d'être une étendue de sang coagulé enfermant de minuscules créatures démoniaques. Les arbres s'apprêtaient à fondre sur moi tels des rapaces sur un morceau de viande encore rouge. Je ne comprenais pas pourquoi cet endroit plaisait à ma mère, et lorsqu'elle s'installa sur un vieux tronc aussi pourri qu'une gencive infectée par la gangrène, j'eus énormément de mal à contenir les sanglots qui remontaient de mon cœur comme des bulles de gaz.

– Ne te fie pas aux apparences de ce lieu emprunt de tristesse et de désolation.

Elle allait en dire plus, mais une voix de fillette s'éleva dans les airs, survola nos têtes, hésitante, puis s'abattit dans nos oreilles. Ma sœur faisait son entrée. Elle était jolie comme... une betterave pourrie coincée entre les chicots d'un lépreux. En cinq mots « je ne l'aimais pas ». En un mot « Beurk ! ». Elle était venue le deuxième jour de ma naissance, dans la chambre, m'avait regardé puis souri avant de dispenser son venin.

– Tu es chauve, tu hurles comme un veau et tu pues. Tu seras comme Clément, complètement débile. Le médecin a dit que tu as failli mourir hier. Le cordon ombilical te serrait le cou. Tu as dû manquer d'oxygène. Lorsque je serai grande, j'aurai plein de sous et je te placerai dans une maison spécialisée, et non à l'hôpital. Tu es quand même mon frère, et les gens diront du bien de moi.

Non, elle n'avait pas été méchante, injuste, mais pas méchante.

Je l'avais revue peu de temps après, dans la cuisine. Gertrude lavait les légumes, moi je préparais